

Sébastien Brebel

Le Fauteuil de Bacon

Roman



Extrait de la publication

Le Fauteuil de Bacon

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

PLACE FORTE, 2002

Sébastien Brebel

Le fauteuil de Bacon

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-158-2
www.pol-editeur.fr

Pour Samuel

Hier encore (je veux dire : il y a un certain temps), j'imaginai une vie nouvelle et dans cette vie nouvelle que j'imaginai (hier encore), ma chambre était appelée à jouer nécessairement un grand rôle. La chambre était modeste, convenablement meublée (sans plus), et conformément à l'impression que j'avais eue en entrant dans la chambre, je m'étais dit que je ne devais toucher à rien. J'avais fait quelques pas dans la chambre et tout de suite j'avais su qu'il ne fallait pas songer à se sentir chez soi, ici (ou plutôt là-bas) (dans cette chambre imaginaire). Il ne fallait pas songer à modifier l'ordre de la chambre, ni à se comporter autrement que comme un visiteur dans une chambre quelconque. À bien y réfléchir, je devais même me considérer comme une sorte d'étranger dans cette chambre modeste (et convenablement meublée du reste), me

comportant comme un étranger, pensant comme un étranger, réfléchissant comme un étranger au moyen de demeurer dans cette chambre. On me tolérait, c'était toujours ça. Ne devais-je pas d'abord m'habituer à évoluer dans les limites étroites de ce rôle que j'étais censé jouer dans ce nouveau décor? Un rôle tout à fait secondaire et assez mal défini, à vrai dire : j'étais supposé demeurer au second plan (dans cette chambre) (dans laquelle je devais toujours me sentir plus ou moins étranger). Un rôle à ma mesure, en vérité. En raison d'une lumière insuffisante d'une part, d'une intolérable tendance à me sentir responsable de ma situation d'isolement d'autre part, j'avais du mal à distinguer les contours de ma propre personne exposée aux faibles rayons de l'ampoule électrique suspendue au-dessus de ma tête. Quelque chose me le disait cependant, je devais reconnaître que ma situation était assez enviable, tout compte fait (la somme étant faite de tous les maux auxquels j'avais échappé). Mon personnage était libre, après tout, de quitter la scène à tout moment. Il me suffisait ainsi d'imaginer la chambre et ma personne solitaire et réticente, prisonnière de cette chambre que je ne voulais plus quitter, pour sentir l'avantage de ma condition. J'avais un peu de mal à comprendre ce que je devais faire sur place, je crois que j'avais perdu un peu le souvenir de celui que j'étais avant de me trouver dans cette chambre. Les souvenirs aussi avaient perdu leurs contours

nets et précis, leurs reflets brillants, séduisants, trompeurs. Je me divertissais de temps à autre en me remémorant l'autre époque (plus ou moins heureuse), avec l'impression exactement de déchiffrer les étiquettes délavées cousues dans la doublure de vieux vêtements. Remplissant les heures, m'occupant comme je pouvais (et pas si mal d'ailleurs). Il n'y avait personne d'autre que moi dans cette chambre que j'imaginai habiter, je ne risquais pas de me compromettre, de me tromper (me prendre pour un autre). J'étais bien seul, enfin ; sans inquiétude, sans souci à me faire. Personne d'autre que moi ne pouvait prendre ma place ni disputer le rôle que j'avais à jouer dans la chambre, dans ma chambre.

J'avais imaginé qu'il me faudrait un certain temps avant de m'habituer à la chambre, et probablement même plus de temps qu'il n'en faut pour s'habituer à vivre dans une chambre ordinaire. On ne prend pas facilement congé de ses habitudes, de ses erreurs, sophismes innombrables, arguties multiples et diverses d'une vie bien entamée déjà. D'abord penser à retrouver son calme, j'avais pensé d'abord à retrouver mon calme, à mettre en ordre mes idées. *On ne m'attendait pas non plus, il ne faut pas que je laisse courir le malentendu.* M'exercer au souvenir, à ses éclats brusques, limite aveuglants,

puis apprendre à chasser le souvenir de ma pensée, lorsque le souvenir trouble le cours de la réflexion. Je n'étais pas là par hasard, du moins je pouvais m'en convaincre facilement en me concentrant par exemple sur la configuration des lieux, en arpentant la chambre pour en relever, dans une tentative d'examen minutieux, chaque détail méritant le maximum d'attention, pour en connaître chaque centimètre carré. N'avais-je pas remporté une sorte de victoire? Ou plutôt : ne devais-je pas mettre à profit les ressources de mon imagination pour me persuader que j'avais remporté une sorte de victoire, renversé tous les obstacles, déjoué les pièges que je m'étais tendus à moi-même? Qui sait, j'avais probablement tout fait pour me rendre la vie impossible. Et maintenant que j'étais là, selon ma volonté expresse, il me fallait bien raisonner un peu, chercher à comprendre comment je m'étais retrouvé là finalement, ce qui supposait à l'évidence toute sorte d'efforts précis et de difficultés passées à mettre en relation avec des circonstances précises et néanmoins inconnues de moi (présentement) (de moi qui ne voulais pas me souvenir clairement de ma personne passée) (de ses habitudes, de ses intentions, de ses passions). Mais pourquoi le souvenir attaché à ma propre personne, à ma voix, à mes manières, avait-il le don de faire naître en moi ce climat de difficulté? J'avais tout le loisir, désormais, de m'interroger, de réfléchir à ces circonstances de la

manière la plus intense et la plus volontaire, et de réfléchir éventuellement au rapport qui existait entre ces circonstances et ma situation présente (dans la chambre). Réfléchir dès le premier jour (et avec la plus grande insistance possible) à la suite à donner à ce commencement de vie nouvelle, quitte à ce que la réflexion fasse apparaître une difficulté nouvelle. Enfin, il valait peut-être mieux que je ne m'habitue pas du tout, que je ne parvienne jamais à me sentir complètement chez moi, que je me dise que j'étais comme un étranger dans une chambre provisoire.

Une chambre d'hôtel, je sais par expérience qu'on finit toujours par s'y sentir chez soi, en sécurité. Déplacer un meuble, un objet seulement, tirer les rideaux pour faire entrer plus de lumière, les gestes sont simples, précis, efficaces : la chambre vous appartient tout à coup, pour une nuit, pour un an. Et le son même que fait la porte (de la chambre) après deux ou trois essais (ouvrir, fermer, rouvrir, refermer) devient familier. Non, je n'étais pas à l'hôtel (dans une chambre d'hôtel). La chambre (ma chambre, pour ainsi dire) résistait à mes tentatives de conciliation, elle ne voulait pas de moi. Je ne me sentirais jamais chez moi ici, je le savais. Dans un ultime souci d'apaisement, je me promettais d'envisager lucidement toutes les objections qui pouvaient s'opposer à mon séjour, me tenant prêt à

décamper au moindre signal. À supposer que je parvienne à me sentir un jour complètement rassuré, je me garderais d'en tirer un sentiment de satisfaction exagérée. Je sais que les apparences sont trompeuses. Rester constamment vigilant, sur le qui-vive, me disais-je, ne jamais s'endormir. Et continuer malgré tout mon exploration (exploration dans une chambre), comme si une vérité au sujet de moi-même pouvait découler d'un tel examen. Que faire d'autre, dans ma position? Je ne recevais la visite de personne et je ne souhaitais pas non plus qu'on me rende visite, je ne souhaitais rencontrer personne. Je réfléchissais à quelque chose, c'est certain, je devais employer ma réflexion dans une direction précise, fixer ma réflexion sur un objet. Et indiscutablement seul; personne, pour une fois, ne pouvait m'interrompre dans ma réflexion. Je devais réfléchir au moyen de m'occuper réellement (penser à me trouver une occupation déterminée) (c'était déjà une occupation, un vrai pensum). C'est dans ces moments-là, me disais-je, qu'on ne peut plus rien *contre vous*.

Il ne faut pas s'occuper des autres : *ils sont ailleurs*. Dans ma nouvelle chambre, dans mon nouvel état, je ne redoutais plus rien, je ne craignais personne. Inconnu à cette adresse. J'avais fait le nécessaire pour qu'on ne sache pas que j'étais là, enfermé dans cette cage d'immeuble au onzième étage. Le

grand ménage (ne plus répondre, faire le mort), j'en avais fait mon affaire. J'avais mes habitudes aussi, en la matière, l'expérience acquise, les années de métier. Une tour à l'autre bout d'une grande ville, dont les fenêtres donnent sur le périphérique. *Parmi toutes les vies possibles il faut en choisir une.* Au-delà, une forêt; les cimes des arbres se dressent, se découpent au loin. Les voitures roulent à toute vitesse sur la route, et la nuit venue leurs feux jettent des lueurs brèves dans la forêt. Ces feux n'atteignent jamais le cœur de la forêt. La tour était silencieuse, tout était calme étrangement. J'étais bel et bien inconnu à cette adresse, il n'y avait pas de doute. J'avais choisi de me trouver là, aux fins de solitude idéale et complète ((seul dans ma tour) (sans rien ni personne autour)). Assuré d'être vraiment seul, me disant : on ne retrouvera jamais, ma trace est perdue. (Qu'on m'oublie un peu.) *Il faut choisir une vie et s'ancrer à cette vie.* Ceux qui chercheraient à me revoir (car je savais que de tels êtres existaient toujours et existeraient toujours et continueraient d'exister après ma mort et après leur propre mort (de toute éternité pour ainsi dire) (et malgré ma volonté d'ignorer leur existence)), ceux-là, je ne pouvais récuser leur existence et je ne pouvais pas non plus leur reprocher de chercher à me voir (revoir), mais au fond de moi-même cela m'était parfaitement égal qu'ils me cherchent, et ils pouvaient me chercher autant qu'ils le voulaient d'ailleurs, car j'avais la certitude qu'ils

ne retrouveraient pas ma trace. Je ne leur en voulais pas, je laissais faire, j'avais trouvé le moyen de détourner ma pensée d'eux. Ils n'avaient aucune chance, c'est un fait, de me rejoindre là où j'étais (et où je me sentais si loin de tout). Leur existence ne me tracassait pas du tout. J'étais donc seul (là où j'étais, les yeux fermés, il n'y avait que moi) dans cette chambre, plutôt confiant, avec quelques souvenirs émoussés. Je sortais rarement de ma chambre, le plus rarement possible en vérité, et bien que je fusse l'occupant principal (et ordinaire) de cette chambre rarement quittée, je n'arrivais pas à me défaire de l'impression qu'on pouvait à tout moment me reprocher mon insignifiance, mon manque d'initiative; me demander, pour ces raisons (ou d'autres raisons) (plus injustes encore), me demander de partir. Je devais me sentir trop mince pour approuver, réfuter, revendiquer mon choix. Le premier rôle, il revenait à ma chambre de le jouer (du moins dans l'idée que je me faisais de mon existence dans une telle chambre qui devait être ma chambre), et il ne m'était pas encore arrivé de blâmer ma condition nouvelle : seul dans ma chambre, et privé du rôle principal et de l'aura d'un premier rôle. J'ai toujours pensé que le caractère d'un homme (son tempérament et ses possibilités) se fabriquait entre quatre murs, dans ces quelques mètres carrés qu'on appelle une chambre et qui constituent en quelque sorte son espace vital. *Parmi toutes les vies possibles il faut choisir une vie et*

s'ancrer à cette vie, pour pouvoir contempler, sereinement, toutes les autres. Voilà, me disais-je (et j'avais déjà eu cette pensée avant), tu as trouvé cette chambre et plus rien ne t'oblige à en sortir maintenant. Tu vas pouvoir t'enfermer et rester enfermé (et isolé) dans ta chambre, aussi longtemps que possible, et contempler toutes ces vies que tu n'as pas vécues et que tu ne vivras jamais. Aussi longtemps qu'il est humainement possible de tenir enfermé dans une chambre et d'y tenir son rôle, me répétais-je. C'est une bonne décision, il fallait avouer. Et quand tu l'auras décidé, quand tu auras décidé d'en sortir, quand tu auras pris cette décision, tu sortiras effectivement de la chambre, tu mettras à exécution cette décision de sortir. Ton rôle s'arrête là, c'est un bon commencement, me disais-je. J'étais content d'avoir trouvé ce mot, j'étais content de l'avoir prononcé : décision. C'était ma veine d'avoir trouvé le mot juste, au bon moment. À un moment ou un autre, il faut commencer, j'ai toujours eu dans l'idée qu'il fallait commencer. Je loue cette chambre (un loyer modique) et depuis que j'y habite je n'ai pas songé à me plaindre de mon sort.

Ma maladie a cessé d'un coup. La veille, j'avais proféré des menaces, écrites au feutre rouge dans la paume de ma main. *Le lendemain, tu retrouves la phrase illisible, effacée.* Maintenant que je ne suis pas

malade, j'ai l'impression d'avoir trouvé cette chambre parfaite et adaptée à mon dessein (forger et développer mes possibilités), cette parfaite chambre de malade où je n'ai plus rien d'un malade et où je n'ai besoin de rien, ni de personne (surtout je n'ai plus besoin des soins de personne). Il ne me faudrait pas beaucoup de lignes pour décrire cette chambre (cette parfaite chambre de malade si l'on veut) dans laquelle je vis depuis quelques semaines ma vie d'homme bien portant (je veux dire : une vie normale et quelconque, la vie d'un homme dont la santé n'est plus pour personne un souci). Ma santé est bonne (rétabli), et pour le service psychiatrique dont je dépendais depuis quelques mois, il ne fait plus de doute que je sois redevenu, grâce aux soins (ou en dépit des soins) prodigués par ce service, capable de reprendre le cours d'une vie normale, c'est-à-dire d'aller par les rues quand bon me semble, librement et civilement (comme n'importe qui), et de vivre dans ma propre chambre (où personne n'a plus le droit d'entrer sans mon autorisation formelle). C'est un mystère aussi (encore) ma guérison. *Le lendemain dans la maison de mes parents, j'ai lu et répété à voix haute le nom d'une marque de produit détergent rangé sous l'évier, marchant de long en large dans la cuisine, j'ai répété ce nom jusqu'à ce qu'il prenne une signification élevée, jusqu'à ce que mon cerveau éprouve la satisfaction liée à l'audition des mots comme firmament, absolu, dépression, jusqu'à ce que*

dans mon esprit il n'y ait plus de différence entre la marque de ce détergent et le mot vérité. J'ai regardé ma main (une fois encore). Je n'ai plus été capable de déchiffrer la phrase ni même de reconnaître que j'avais écrit (là) quelque chose, et ma main aux doigts écartés était toute rouge, inquiétante, hostile. Madame Violeta, horoscope et chiromancie, n'y comprendrait rien elle-même. J'avais une main sans avenir et je souris faiblement en versant du produit vaisselle dans ma paume. Je fermai le poing comme pour me menacer moi-même.

Qui suis-je? Personne. C'est une réponse un peu évasive, personne, naturellement, et dont l'insuffisance ne m'échappe pas : la seule réponse pourtant qui me vienne à l'esprit (sur le moment) (ou plutôt dans le moment qui succède immédiatement à la question); mais il faut me pardonner le manque d'imagination (qui me fait préciser tout cela). Je me pose souvent la question en tout cas. À différents moments de mon existence je me suis posé la question (qui suis-je), et je continue aujourd'hui à me la poser, toujours sous cette forme identique, impérissable, perpétuellement ennuyeuse (voilà pourquoi je l'ai écrite sur le cahier noir sur blanc comme on dit pour me débarrasser d'elle et de son ennui, et témoigner définitivement, et le plus nettement possible de mon incapacité à formuler quoi que ce soit de pertinent au sujet de ce moi

hypothétique et logé à je ne sais quelle enseigne). Et voilà que je me sens irrésistiblement poussé à écrire ces mots, sans réfléchir vraiment à leur signification, et sans défense contre la force qui me pousse à les tracer sur la page, comme s'il valait mieux les écrire, quitte à les regretter aussitôt, que n'avoir rien à dire au sujet de moi-même. Personne en effet est le nom que je me suis le plus souvent donné (et que je me donne à tout moment (et sans observer le moindre temps de réflexion)), dans ces moments où je me demande qui je suis, et (dans ces moments) où je ne trouve d'autre réponse (une réponse quasi nulle) que : personne. J'aimerais bien me distinguer par une particularité notable, une marque physique quelconque qui ferait de moi un être à part, une exception, mais je ne trouve rien qui mérite d'être noté. Je ne trouve rien chez moi de remarquable, bien que je me sois souvent observé et bien que j'aie tenté, de nombreuses fois, de me regarder à la dérobée et de surprendre (à la dérobée) un aspect de ma personne dont je puisse m'exalter (un aspect qui soit à mon avantage ou à mon désavantage, peu importe, mais qui soit pour moi une source de contentement perpétuel (ou au moins durable), dans la mesure où je me sentirais, en raison de cet aspect de ma personne, différent des autres). Malgré cela, comme je l'ai dit, personne (c'est ma réponse définitive), ou si l'on veut un être parmi d'autres, un être terne, au caractère mal circonscrit

Achévé d'imprimer en novembre 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1969
N° d'édition : 144713
N° d'imprimeur : 06XXXX
Dépôt légal : janvier 2007

Imprimé en France



Sébastien Brebel
Le Fauteuil de Bacon

Cette édition électronique du livre
Le Fauteuil de Bacon de Sébastien Brebel
a été réalisée le 15 mars 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en novembre 2006 (ISBN : 9782846821582)
Code Sodis : N38826 - ISBN : 9782846825047